

Préambule

Après avoir publié, sur les prières pressantes de quelques frères, certain opuscule en exemple de méditation sur la raison de la foi, au nom de qui raisonne en silence à part lui et explore ce qu'il ne sait pas ; considérant que ce (texte) se compose d'un enchaînement d'arguments multiples, j'ai commencé à chercher, à part moi, s'il se pouvait trouver, par hasard, un argument unique^a qui n'eût besoin que de lui seul pour se prouver et qui seul garantît que Dieu est vraiment, qu'il est le bien suréminent, n'ayant besoin de nul autre, dont tous ont besoin pour être, et être bien, bref tout ce que nous croyons de la substance divine. Comme souvent, avec ardeur, je tournais ma pensée sur ce (point), ce que je cherchais parfois me semblait pouvoir être déjà saisi, et parfois fuyait tout à fait le regard de mon esprit ; désespérant à la fin, je voulus cesser comme (s'il s'agissait) de rechercher chose impossible à trouver. Mais, alors que je voulais absolument exclure de moi cette pensée, de peur qu'en occupant vainement mon esprit elle n'empêchât d'autres occupations où je pusse progresser, voilà qu'elle commença, d'une importunité certaine, à s'imposer de plus en plus à moi, malgré mon refus et ma défense. Et, certain jour^b, tandis que je me fatiguais à résister avec véhémence à son importunité, s'offrit si bien, dans le conflit même de mes pensées, ce dont j'avais désespéré que j'embrassais avec ardeur la pensée que, troublé, je repoussais.

a. Dans la langue de BOËCE, dont Anselme dépend quant à la méthode de la *disputatio*, un argument est une proposition qui permet de lever un doute, de trancher entre les deux parties d'une alternative : *argumentum est ratio rei dubiae faciens fidem* (*Diff. Top.* I, PL 64/1174). L'argument *unique* ici cherché, et donné par illumination gratuite, est la proposition qui sert de principe unique à toute l'œuvre, c'est-à-dire la 2^e phrase du c.ii : *credimus te esse aliquid quo nihil majus cogitari possit*. Le nom ainsi donné à Dieu dans la foi possède, au niveau *noétique*, une suffisance égale à celle qu'exerce Dieu, au niveau *ontique*.

b. Dans sa biographie d'Anselme, Eadmer raconte ainsi l'événement : « A cette époque il fit un petit livre qu'il appela *Monologion*. Il y parle en effet seul avec lui-même et, taisant toute autorité de la divine Écriture, cherche par seule raison, et trouve ce que Dieu est ; ce que la vraie foi pressent de Dieu, il prouve et garantit, par une raison invincible, qu'il n'en est pas autrement. Après cela il lui vint à l'esprit d'explorer si l'on pouvait prouver, par un seul et bref argument, ce qui est cru et prêché sur Dieu, à savoir qu'il est éternel, immuable, tout-puissant, tout entier partout, incompréhensible, juste, miséricordieux, véridique, qu'il est la vérité, la bonté, la justice et bien d'autres choses, et comment toutes ces choses sont une seule chose en Lui (Jn 17, 21). Une telle question, comme lui-même le déclarait, engendra pour lui de grandes difficultés. Cette pensée lui enlevait en partie la nourriture, la boisson et le sommeil ; elle perturbait en partie, ce qui le tourmentait davantage, l'attention qu'il devait porter à l'office divin. Le remarquant lui-même et ne pouvant pas encore saisir pleinement ce qu'il cherchait, il crut que cette pensée était une tentation du diable et s'efforça de la repousser loin de son intention. Mais, plus il suait pour cela, plus cette pensée l'infestait. Et voici que, certaine nuit pendant les vigiles nocturnes, la grâce de Dieu illumina son cœur ; la chose apparut à son intelligence et le remplît jusqu'au plus intime d'une joie et d'une jubilation immenses. Pensant alors à part soi que ceci même pourrait plaire à d'autres s'il était su, dépourvu de jalousie, il écrivit aussitôt la chose sur des tablettes qu'il remit à l'un des frères du monastère pour qu'elles soient gardées plus soigneusement. Au bout de quelques jours, il redemanda les tablettes au gardien. On les chercha au lieu où elles avaient été déposées, on ne les

Estimant alors que ce que je me réjouissais d'avoir trouvé pourrait, s'il était écrit, plaire à quelque lecteur, j'ai écrit le présent opuscule sur ce sujet même, et quelques autres, au nom de qui s'efforce d'élever son esprit pour contempler Dieu et cherche à reconnaître ce qu'il croit^a. Jugeant, d'autre part, que ni cet opuscule ni l'autre dont j'ai fait mémoire plus haut ne sont dignes du nom de livre, ni d'être précédés d'un nom d'auteur, pensant toutefois qu'ils ne devaient pas être diffusés sans quelque titre qui inviterait à lire, d'une certaine manière, ceux entre les mains desquels ils viendraient, j'ai donné à chacun son titre, au premier : *Exemple de méditation sur la raison de la foi*, au suivant : *La foi cherchant l'intelligence*.

L'un et l'autre étant déjà transcrits par plusieurs avec ces titres, plusieurs — surtout le révérend archevêque de Lyon Hugues, légat apostolique de Gaule, qui me l'ordonna en vertu de son autorité apostolique — me forcèrent à écrire, en tête, mon nom. Pour que cela se fît plus convenablement, j'ai nommé le premier : *Monologion*, c'est-à-dire : soliloque, et le second : *Proslogion*, c'est-à-dire : allocution.

trouva point. On s'enquit auprès des frères au cas où l'un d'eux les aurait prises, mais en vain. Anselme refit une autre dictée sur la même matière et sur d'autres tablettes qu'il remit au même frère pour qu'elles soient gardées d'une garde plus sûre. Celui-ci déposa les tablettes au plus secret de son lit mais, le jour suivant, alors qu'il ne soupçonnait rien de fâcheux, il les trouva dispersées sur le pavement devant son lit, la cire qui les recouvrait dispersée çà et là par fragments. Il releva les tablettes, recueillit la cire et porta le tout à Anselme, lequel assembla la cire et récupéra, bien qu'avec peine, l'écrit. De crainte qu'une nouvelle incurie n'entraînât une perte définitive, il ordonna au nom du Seigneur que ce texte fût confié au parchemin. A partir de là il composa un petit volume, mais lourd du poids de ses sentences et de sa contemplation très subtile ; il le nomma *Proslogion* (PL 158/63). »

a. La forme littéraire du *Proslogion* n'est plus celle de la méditation solitaire, où le débat contradictoire est comme intériorisé, mais celle de la prière, ce qui explique les nombreuses citations de psaumes. Avec cette indication s'achèvent les trois principes herméneutiques que fournit le texte et que la tradition d'interprétation n'a guère suivis : 1. le *Proslogion* doit sa naissance à la nécessité de corriger le *Monologion* ; 2. il possède une visée d'unité qui interdit d'interpréter un élément (en l'occurrence les cc. II à IV) en dehors du tout ; 3. sa forme de prière se reflète dans son contenu dialectique.

Proslogion

I

Éveil de l'esprit à la contemplation de Dieu

Et maintenant, homme de rien, fuis un moment tes occupations, cache-toi un peu de tes pensées tumultueuses. Rejette maintenant tes pesants soucis, et remets à plus tard tes tensions laborieuses. Vaque quelque peu à Dieu, et repose-toi quelque peu en Lui. *Entre dans la cellule* de ton âme, exclus tout hormis Dieu et ce qui t'aide à le chercher ; *porte fermée*, cherche-le. Dis maintenant, *tout mon cœur*, dis maintenant à Dieu : *Je cherche ton visage, ton visage, Seigneur, je le recherche*^a.

a. Les citations bibliques de ce paragraphe sont, dans l'ordre : Mt 6, 6 = « Pour toi, quand tu pries, *retire-toi dans ta chambre*, ferme sur toi la porte et prie ton Père qui est là, dans le secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra » ; Ps 26, 8 = « De Toi *mon cœur* a dit : Cherche sa face. *C'est ta face, Seigneur, que je cherche*, ne me cache point ta face » (traduction de la Bible de Jérusalem). Par ailleurs, les six paragraphes de cette longue — et admirable — prière peuvent être placés sous les six propositions suivantes :

§1 : le suppliant s'invite à obéir au commandement du Seigneur en reprenant la demande centrale des psaumes ;

Et maintenant, Toi Seigneur mon Dieu, enseigne à mon cœur où et comment Te chercher, où et comment Te trouver. Seigneur, si Tu n'es pas ici, où Te chercherai-je absent ? Et, si Tu es partout, pourquoi ne Te vois-je pas présent ? Mais certainement Tu habites *la lumière inaccessible*. Où est la lumière inaccessible ? Ou bien comment accéderai-je à la lumière inaccessible ? Ou qui me conduira et introduira en elle pour qu'en elle je Te voie ? Par quels signes enfin, par quelle face Te chercherai-je ? Je ne T'ai jamais vu, Seigneur mon Dieu, je ne connais pas ta face. Que fera, très haut Seigneur, que fera cet exilé, tien et éloigné ? Que fera ton serviteur, anxieux de ton amour et projeté loin de *ta face* ? Il s'essouffle pour Te voir, et ta face lui est par trop absente. Il désire accéder à Toi, et ton habitation est inaccessible. Il souhaite vivement Te trouver, et il ne sait ton lieu. Il se dispose à Te chercher, et il ignore ton visage. Seigneur, Tu es mon Dieu, Tu es mon Seigneur, et je ne T'ai jamais vu. Tu m'as fait et fait à nouveau, Tu m'as conféré tous mes biens, et je ne Te connais pas encore. Bref, j'ai été fait pour Te voir et je n'ai pas encore fait ce pour quoi j'ai été fait^a.

Ô malheureux sort de l'homme depuis qu'il a perdu ce vers quoi il fut fait ! Ô chute dure et funeste que celle-là ! Hélas, qu'a-t-il perdu et qu'a-t-il trouvé, que s'est-il retiré et qu'est-il demeuré ! Il a perdu la béatitude vers laquelle il a été fait, trouvé le malheur pour lequel il n'a pas été fait. S'est retiré ce sans quoi rien n'est heureux, est demeuré ce qui n'est par soi que malheur. *L'homme*, alors, *mangeait le pain des anges* dont il a faim maintenant, l'homme, maintenant, mange *le pain des douleurs* qu'il ignorait alors. Hélas, deuil général des hommes, plainte universelle des fils d'Adam ! Celui-là rotait de satiété, nous soupignons de faim. Celui-là abondait, nous mendions. Celui-là tenait avec bonheur et, misérablement, abandonna, nous manquons malheureusement et, misérablement, désirons ; hélas, nous demeurons vides. Pourquoi ne nous a-t-il pas gardé, quand il le pouvait facilement, ce dont nous sommes si

a. 1 Tm 6, 16 = « ... le seul qui possède l'immortalité, qui *habite une lumière inaccessible*, que nul d'entre les hommes n'a vu ni ne peut voir... » et Ps 50, 13 = « *Ne me repousse pas loin de ta face*, ne m'enlève pas ton esprit de sainteté. » La phrase finale du § avec son redoublement typique : *nondum feci propter quod factus sum* annonce déjà les développements des trois dialogues sur la *Vérité* (cf. c. v), la *Liberté du choix* et la *Chute du diable*. Il en est de même pour le § suivant qui utilise des verbes tout aussi caractéristiques : garder, tenir, perdre, abandonner. Le *CDH* (livre II, c. 1) définira la béatitude de l'homme comme la *jouissance* qui accompagne *l'amour de Dieu pour Dieu* (cf. aussi *Mon* c. LXVIII).

gravement privés ? Pourquoi nous a-t-il ainsi barré la lumière et poussés dans les ténèbres ? Oui, pourquoi nous a-t-il ôté la vie et infligé la mort ? Accablés de peines, d'où sommes-nous expulsés, où sommes-nous entraînés ? D'où sommes-nous précipités, où sommes-nous ensevelis ? De la patrie vers l'exil, de la vision de Dieu vers notre cécité. De l'agrément de l'immortalité vers l'amertume et l'horreur de la mort. Malheureux changement ! De tant de bien vers tant de mal ! Grave dommage, grave douleur, grave total^a !

Mais hélas, malheureux, un des autres malheureux fils d'Ève éloignés de Dieu que je suis, qu'ai-je entrepris, qu'ai-je achevé ? Où tendais-je, où en suis-je venu ? A quoi aspirais-je, en quoi soupiré-je ? *J'ai cherché les biens, voici le trouble.* Je tendais vers Dieu, je suis tombé sur moi-même. Je cherchais le repos en mon secret, *j'ai trouvé tribulation et douleur* en mon intime. Je voulais rire de la joie de mon esprit, je suis forcé de rugir *du gémissement de mon cœur.* L'allégresse était espérée et voici que les soupirs se font denses^b !

Et Toi, ô Seigneur, *jusques à quand ? Jusques à quand, Seigneur, nous oublieras-Tu, jusques à quand détournes-Tu de nous ta face ?* Quand nous regarderas-Tu et nous exauceras-Tu ? Quand illumineras-Tu nos yeux et nous montreras-Tu *ta face ?* Quand Te rendras-Tu à nous ? Regarde-nous, Seigneur, exauce-nous, illumine-nous, montre-toi à nous. Rends-toi à nous, que nous soyons bien, nous qui, sans Toi, sommes si mal. Aie pitié de nos labeurs et de nos efforts vers Toi, nous qui ne valons rien sans Toi. Tu nous invites, *aide-nous.* Je T'en supplie, Seigneur, que je ne désespère point en soupirant, mais que je respire en espérant. Je T'en supplie, Seigneur, mon cœur est rendu amer par sa désolation, adoucis-le par ta consolation.

a. Ps 77, 25 = « *Du pain des Forts l'homme se nourrit, il leur envoya des vivres à satiété* » (il s'agit de l'épisode de la manne au désert) ; Ps 126, 2 = « *Vanité de vous lever matin, de retarder votre coucher, mangeant le pain des douleurs, quand Lui comble son bien-aimé qui dort.* »

b. Ps 121, 9 = « *Pour l'amour de la maison du Seigneur notre Dieu, j'ai cherché pour toi les biens* » ; Jr 14, 19 = « *As-Tu pour de bon rejeté Juda ? Ou es-Tu dégoûté de Sion ? Pourquoi nous avoir frappé sans aucune guérison ? Nous attendions la paix : rien de bon ! Le temps de la guérison : voici l'épouvante !* » ; Ps 114, 3 = « *Les lacets de la mort m'enserraient, les filets du shéol ; l'angoisse et l'affliction me tenaient, j'appelai le nom du Seigneur* » ; Ps 37, 9 = « *Brisé, écrasé, à bout, je rugis tant gronde mon cœur.* »

Je T'en supplie, Seigneur, dans ma faim j'ai entrepris de Te chercher, que je ne cesse pas, à jeun de Toi. Famélique, j'ai approché, que je ne me retire pas, inassouvi. Pauvre, je suis venu vers le riche, misérable vers le miséricordieux, que je ne m'en revienne pas, vide et méprisé. Et *si je soupire avant de manger*, donne au moins que je mange après les soupirs. Seigneur, je ne peux, courbé, que regarder vers le bas, redresse-moi pour que je puisse tendre vers le haut. *Mes iniquités se sont élevées au-dessus de ma tête*, elles m'enveloppent, *comme un poids pesant* elles m'appesantissent. Dégage-moi, décharge-moi, *que leur fosse ne presse sa bouche sur moi*. Qu'il me soit permis de lever les yeux vers ta lumière, au moins de loin, au moins des profondeurs. Enseigne-moi à Te chercher, montre-toi à qui Te cherche, car je ne puis Te chercher si Tu ne m'enseignes, ni Te trouver si Tu ne te montres. Que je Te cherche en désirant, que je désire en cherchant. Que je trouve en aimant, que j'aime en trouvant^a.

Je le confesse, Seigneur, et j'en rends grâce, Tu as créé en moi cette tienne *image* pour que je me souvienne de Toi, Te pense, T'aime. Mais elle est si abolie par l'ulcération des vices, si obscurcie par la fumée des péchés, qu'elle ne peut faire ce vers quoi elle fut faite si Tu ne la rénoves et réformes. Je ne tente pas, Seigneur, de pénétrer ta Hauteur, car je ne lui compare nullement mon intelligence; mais je désire reconnaître quelque peu ta Vérité, que croit et aime mon cœur. Et je ne cherche pas non plus à reconnaître pour croire, mais je crois pour reconnaître. Car je le crois : *si je n'avais pas cru, je ne reconnaîtrais pas*^b.

a. Ps 6, 4 = « Mon âme est toute bouleversée. Mais, *Toi Seigneur, jusques à quand?* »; Ps 12, 1 & 4 = « *Jusques à quand, Seigneur, m'oublieras-Tu?* jusqu'à la fin? Jusques à quand me vas-Tu cacher ta face?... *Regarde*, réponds-moi, Seigneur mon Dieu! *Illumine mes yeux*, que dans la mort je ne m'endorme! »; Ps 79, 4 & 8 = « Dieu, fais-nous revenir, *fais luire ta face* et nous serons sauvés! »; Ps 78, 9 = « *Aide-nous*, Dieu notre Sauveur, par égard pour la gloire de ton Nom! »; Jb 3, 24 = « Pour nourriture, j'ai mes soupirs, comme l'eau s'épanchent mes rugissements »; Ps 37, 5 = « *Mes offenses me dépassent la tête, comme un poids trop pesant pour moi* »; Ps 68, 16 = « Que le flux des eaux ne me submerge, que le gouffre ne me dévore, *que la bouche de la fosse ne me happe*. » Cette simple liste montre qu'Anselme interprète sa propre situation selon les supplications du psalmiste que ses ennemis livrent sans raison à la mort.

b. Gn 1, 26 = « Dieu créa l'homme à son *image* »; Is 7, 9 = « *Si vous ne croyez pas, vous ne vous maintiendrez pas* » (Anselme dépend ici d'une variante d'origine augustinienne). L'adverbe *aliquatenus* se retrouve au c. xiv et au n° I de la *Réponse* à Gaunilon : « Si tu dis : ce qui n'est pas *parfaitement* reconnu n'est ni reconnu ni dans l'intelligence, dis que quiconque ne peut regarder la très pure lumière du soleil ne voit pas la lumière du jour, qui n'est autre que la lumière du soleil. » La *Vérité* de Dieu est, d'autre part, identifiée à Jésus Christ dans le c. iv du *DV* : « La vérité même a dit que la vérité est dans la volonté, quand elle a dit que le diable ne s'est pas tenu "dans la vérité" (Jn 8, 44). » Enfin, l'ordre *irréversible* qui va de la foi à la reconnaissance (ou intelligence) est expliqué en I *CDH*. c. 1 : « De même que la droiture de l'ordre exige que nous croyions les choses profondes de la foi chrétienne avant de présumer les discuter par la raison, de même ce me semble négligence si nous ne nous appliquons pas, après notre confirmation dans la foi, à reconnaître ce que nous croyons. »

II

Que Dieu est vraiment^a

(1) Aussi, Seigneur, Toi qui donnes l'intelligence de la foi, donne-moi, autant que Tu le trouves bon, de reconnaître que Tu es comme nous (le) croyons, et que Tu es ce que nous croyons. (2) Nous croyons en effet que Tu es quelque chose dont rien de plus grand ne puisse être pensé. (3) Est-ce qu'une telle nature n'est pas parce que *l'insensé a dit dans son cœur : Dieu n'est pas^b ?* (4) Mais certainement ce même insensé, lorsqu'il entend cela même que je dis : « quelque chose dont rien de plus grand ne peut être pensé^c », reconnaît ce qu'il entend, et ce qu'il reconnaît est dans son intelligence, même s'il ne reconnaît pas que cela est. (5) Car c'est une chose que la chose soit dans l'intelligence, une autre de reconnaître qu'elle est. (6) Quand un peintre en effet pense d'avance ce qu'il va faire, il a bien dans l'intelligence ce qu'il n'a pas encore fait, mais il ne reconnaît pas encore que cela est. (7) Au contraire, quand il (l') a déjà peint, il a dans l'intelligence ce qu'il a déjà fait et reconnaît que cela est. (8) Même l'insensé est donc convaincu que « quelque chose dont rien de plus grand ne peut être pensé », est au moins dans l'intelligence : il le reconnaît quand il l'entend et tout ce qui est reconnu est dans l'intelligence. (9) Mais certainement cela dont plus grand ne peut être pensé ne peut pas être dans la seule intelligence. (10) En effet, s'il est au moins dans la seule intelligence, qu'il soit aussi dans la réalité peut être pensé, ce qui est plus grand. (11) Alors, si cela dont plus grand ne peut

a. Les trois cc. II à IV formant un tout, le passage sans nul doute le plus difficile et le plus travaillé de l'opuscule, nous en numérotions les phrases et proposons l'articulation suivante :

A = phrases 1 à 3 : *trois pré-supposés* : demande d'intelligence, confession du Nom I et rencontre de l'incroyance ;

B = phrases 4 à 8 : *préalable* ou communication du Nom à l'incroyant ;

C = phrases 9 à 13 : *première démonstration* ;

D = phrases 14 à 17 : *seconde démonstration* ;

E = phrases 18 à 23 : reconnaissance de *l'être unique et incomparable de Dieu* ;

F = phrases 24 et 25 : première question sur *l'impossible possibilité* de l'incroyance : *pourquoi ?*

G = phrases 26 à 30 : seconde question : *comment ?*

H = phrases 31 à 33 : *résumé* de l'argumentation ;

I = phrase 34 ; action de grâce.

b. Ps 13, 1 ou 52, 1 = « *L'insensé a dit en son cœur : Non, plus de Dieu. Ils sont faux, corrompus, abominables ; non, il n'est plus d'honnête homme* ». Les deux versets suivants de ce psaume sont cités par S. Paul en Rm 3, 10-12.

c. L'argumentation suppose un argument : le Nom que la foi confesse au sujet de Dieu et que nous numérotions I : *Tel que plus grand ne puisse être pensé*. Ce nom est posé comme un *immédiat* d'une manière qui correspond à l'illumination gratuite racontée dans la préface. Sa signification ne sera donnée qu'à la phrase 21, une fois les deux démonstrations achevées : *impossible* de penser plus grand que Dieu, *impossible* de s'élever au-dessus de Lui et de juger de Lui ! Dans son commentaire, Karl Barth le rapproche de l'interdiction des idoles, premier des 10 commandements : « Tu n'auras pas d'autres dieux que moi. Tu ne te feras aucune

être pensé est dans la seule intelligence, cela même dont plus grand ne peut être pensé est cela dont plus grand peut être pensé. (12) Mais certainement ceci ne peut être. (13) Quelque chose dont plus grand ne peut être pensé existe donc, sans le moindre doute, et dans l'intelligence et dans la réalité.

III

Qu'il est impossible de penser qu'il ne soit pas

(14) Cela est en tout cas si vraiment qu'on ne peut penser qu'il ne soit pas. (15) Car on peut penser qu'il est quelque chose dont on ne puisse penser qu'il ne soit pas, ce qui est plus grand que ce dont on peut penser qu'il ne soit pas. (16) Dès lors, si l'on peut penser que cela dont plus grand ne peut être pensé n'est pas, cela même dont plus grand ne peut être pensé n'est pas cela dont plus grand ne peut être pensé ; ce qui ne peut convenir. (17) Ainsi donc quelque chose dont plus grand ne peut être pensé est si vraiment qu'on ne puisse penser qu'il ne soit pas.

image sculptée, rien qui ressemble à ce qui est dans les cieux, là-haut, ou sur la terre ici-bas, ou dans les eaux, au-dessous de la terre. » (Ex 20, 3-4.) Rappelant ensuite que la démonstration déploie la relation démontrable qui existe entre Dieu et son Nom révélé par grâce, il ajoute : « Il faut avant tout faire bien attention à ce que (le nom) ne dit pas. Il ne dit pas que Dieu soit la chose la plus élevée que l'homme conçoive véritablement, et au-dessus de laquelle il ne pourrait rien concevoir de plus élevé. Il ne dit pas non plus que Dieu soit la chose la plus élevée que l'homme puisse concevoir. Il ne nie, à vrai dire, ni cette réalité, ni cette possibilité, mais il laisse en suspens la question de leur existence... Ce que la formule dit de cet objet, c'est seulement une chose négative : on ne peut concevoir quelque chose de plus grand ; on ne peut rien concevoir qui le surpasse ou puisse le surpasser, sous quelque rapport que ce soit. » *La Preuve de l'existence de Dieu*, Delachaux et Niestlé, 1958, p. 66. En clair, le Nom ne signifie aucunement l'idée de Parfait de l'argument ontologique de Descartes car son caractère négatif le distingue très clairement des deux autres Noms du livret (suréminent à tout ; plus grand qu'il ne se puisse penser). A cette négation s'ajoutent d'autres éléments : un comparatif, une référence à la pensée et une inversion entre les sujets de la principale et de la subordonnée, dont l'ensemble ne se retrouve dans aucun autre nom. Il apparaît alors qu'Anselme ne l'a pas choisi au hasard, ainsi qu'il le répètera au long de sa Réponse à Gaunilon. Où l'a-t-il trouvé ? Tous s'accordent sur deux sources incontestables : BOËCE, *La Consolation de la philosophie*, III, pr. X ; AUGUSTIN, *Les Confessions*, VII, IV. Mais ces deux textes n'auraient jamais parlé si certaines formules et certains développements du *Monologion* (cc. I & XV, in fine) n'avaient pas contribué à en éclairer (et modifier !) la portée, si par ailleurs quelques versets scripturaires ne rendaient pas un son voisin. On lit par exemple en Jn 15, 13 : « Personne n'a plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis », et en He 6, 13 : « Lorsqu'il fit la promesse à Abraham, Dieu ne pouvant jurer par plus grand jura par Lui-même. » Ces deux références consonnent avec ce que Hans Urs von Balthasar dit de l'évidence unique qui brille dans l'événement pascal de Jésus Christ : « L'homme qui dans la foi saisit pour ce qu'elle est l'œuvre révélatrice de Dieu dans le Christ doit être ainsi capable de voir paraître ici quelque chose *quo majus cogitari nequit*, la manifestation d'un amour divin absolu, laissant évidemment en arrière tout ce que l'homme peut inventer de plus sublime comme révélation. Quelle figure misérable font par exemple toutes les initiations aux mystères divins dans les apocalypses et les gnosés, comparées à l'amour du Fils de Dieu, qui va mourir pour tous les pécheurs et pour moi-même... Non, il n'est pas possible de concevoir une chose plus grande. » (*La Foi du Christ*, Aubier, 1968, p. 106-107.)

(18) Tu es cela, Seigneur notre Dieu. (19) Ainsi es-Tu si vraiment qu'on ne puisse penser que Tu ne sois pas. (20) Et justement. (21) Si quelque esprit en effet pouvait penser quelque chose de meilleur que Toi, la créature s'élèverait au-dessus du Créateur, jugerait du Créateur, ce qui est très absurde. (22) Et de tout ce qui est autre que Toi seul, on peut vraiment penser qu'il ne soit pas. (23) Toi seul a donc (la manière) d'être la plus vraie et, par suite, la plus grande de toutes : car tout ce qui est autre n'est pas si vraiment et a, par conséquent, moins d'être. (24) Alors pourquoi l'insensé a-t-il dit dans son cœur : *Dieu n'est pas*^a, quand il est si manifeste pour un esprit raisonnable que Tu as la plus grande (manière) d'être de toutes ? (25) Pourquoi, sinon parce qu'il est sot et *insensé* ?

IV

Comment l'insensé a-t-il dit dans son cœur ce qui ne peut être pensé

(26) Mais comment a-t-il dit dans son cœur ce qu'il n'a pu penser, ou comment n'a-t-il pu penser ce qu'il a dit dans son cœur, puisque c'est la même chose de dire dans son cœur et de penser ? (27) Si vraiment, bien plus parce que vraiment il a pensé, ayant dit dans son cœur, et n'a pas dit dans son cœur, n'ayant pu penser, ce n'est pas d'une seule manière qu'on dit dans son cœur ou pense quelque chose. (28) Une chose en effet est pensée d'une manière quand est pensé le mot qui la signifie, d'une autre quand est reconnu cela même qu'est la chose. (29) De la première manière on peut penser que Dieu ne soit pas, mais de la seconde nullement. (30) Nul ne peut assurément reconnaître ce que Dieu est et penser qu'il ne soit pas, bien qu'il (puisse) dire ces paroles dans (son) cœur sans aucune signification ou avec quelque

^a Ps 13,1. Si l'être de Dieu semblait problématique au début du ch. II, c'est l'incroyance de l'incroyant qui, au terme de la preuve, devient problématique. La preuve conduit ainsi à un renversement du regard que les trois traités de 1080-1085 approfondiront.